

La direction du parti libéral-conservateur au temps de Macdonald était moins difficile qu'aujourd'hui. L'adversaire de sir John fut toujours un Anglo-Canadien à venir jusqu'en 1888 quand M. Laurier remplaça M. Blake ; et encore, pour contrecarrer la popularité du chef libéral, nous avions l'éloquent Chapleau dans la province de Québec. Chapleau alla à Spencerwood, et puis il mourut. Depuis vingt-cinq ans, les libéraux profitent de la nationalité de M. Laurier. Ils l'ont exploitée avec talent, exagération, persistance, à jet continu et si bien qu'il devint quasi-impossible de parler politique dans nos campagnes. "Quoi ! vous êtes contre Laurier, vous ? N'avez-vous pas honte de combattre le plus grand des Canadiens-Français ?" C'est par ce refrain que l'on répondait aux arguments. Nous avons beaucoup de mérite d'être restés fermes devant cette aberration. Notre presse ne se gêne pas d'affirmer, à chaque élection, que voter pour les "bleus" serait une trahison nationale. M. Borden eut donc à combattre non un gouvernement mais cette exploitation sentimentale que les libéraux cultivaient avec un art consommé. La lutte n'était pas égale. Pour vaincre dans ces conditions il fallait exercer une rare sûreté de jugement et bien comprendre la mentalité canadienne-française. M. Borden finit par y réussir. Peut-on prétendre, après cela, qu'il n'est pas tacticien ? Il n'a pas,—et il faut l'en féliciter,—ce manque de scrupule qui accepte